

Recherches sociographiques



Isolement et vision du monde à Saint-Augustin

Paul Charest et Marc-Adéland Tremblay

Volume 8, numéro 2, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055353ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055353ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Charest, P. & Tremblay, M.-A. (1967). Isolement et vision du monde à Saint-Augustin. *Recherches sociographiques*, 8(2), 151–176.
<https://doi.org/10.7202/055353ar>

ISOLEMENT ET VISION DU MONDE À SAINT-AUGUSTIN *

I. SAINT-AUGUSTIN, ISOLAT DE LA BASSE-CÔTE-NORD

Saint-Augustin est un village de pêcheurs de la Basse-Côte-Nord situé à environ 60 milles à l'ouest de Blanc-Sablon, la plus orientale des communautés du Québec. Il est relié à l'ensemble de la province par l'avion et par le bateau, du mois de mai au mois de décembre. L'absence de route, la distance qui le sépare des autres communautés du littoral ainsi que les accidents géographiques de la région en font une des communautés les plus isolées de toute la Côte.

Depuis quelques années, toutes les habitations du village sont localisées sur les rives de la rivière Saint-Augustin, à quelques milles à peine des nombreuses îles qui en encombrant l'embouchure et qui servent d'abri contre les forts vents du large. Autrefois, les familles étaient dispersées par petits groupes de deux, trois ou quatre maisons sur les îles le long des quarante milles de côte formant le front maritime du territoire. Encore de nos jours, trois familles sur cinq quittent le village pendant les mois d'été pour s'installer sur les îles et les anses du littoral à proximité de leurs territoires et postes de pêche.

Le village compte environ 700 habitants appartenant à diverses traditions ethniques, leurs ancêtres étant venus soit des Îles britanniques en passant par Terre-Neuve, soit de l'Île Jersey, soit encore de la province de Québec. La langue courante est l'anglais, même si quelques vieux peuvent encore s'exprimer en français. Les trois quarts de la population sont de foi catholique tandis que les autres appartiennent à l'Église anglicane. Un prêtre catholique y vit à l'année longue tandis que le ministre anglican effectue des visites à intervalles irréguliers.

* Cet article est un chapitre d'une monographie effectuée en 1965 dans le cadre des études sur la Côte-Nord du Saint-Laurent en collaboration avec Yvan Breton, et déposée au Centre d'études nordiques de l'Université Laval sous le titre *Les changements culturels à Saint-Augustin*. Voir aussi Marc-Adélaïde TREMBLAY, « L'ethnographie de la Côte-Nord du Saint-Laurent », *Recherches sociographiques*, VIII, 1, janvier-avril 1967, 81-87. Nous tenons à remercier le CEN qui a financé cette étude.

Jusqu'à une période récente, les Augustiniens vivaient exclusivement de la pêche, de la chasse, de la trappe des animaux à fourrure, de la cueillette des baies sauvages et de la coupe du bois de chauffage. Le régime économique de subsistance permettait tout un ensemble d'activités étroitement liées à la marche des saisons. Depuis quatre ans, les chefs de famille reçoivent un salaire durant au moins six mois de l'année alors qu'ils participent aux travaux d'hiver (ou de chômage) subventionnés par les gouvernements fédéral et provincial. Le travail salarié est devenu la principale source de revenu des chefs de famille ; la pêche commerciale est reléguée au second rang. Les travaux d'hiver ont bouleversé le cycle annuel des activités économiques et ont modifié les modèles de consommation. Les gens du village ont cessé de trapper et ne chassent presque plus. L'apparition de l'économie monétaire et le déplacement de l'économie de troc ont rendu ces pêcheurs de plus en plus dépendants de l'extérieur pour la satisfaction de leurs besoins économiques. Bien que la majorité des villageois se cramponnent à leurs valeurs traditionnelles, Saint-Augustin est au tout début d'une longue phase de réadaptation à ces nouvelles conditions de vie.

Nous examinerons ici la vision du monde dans cet isolat de la Basse-Côte-Nord au moment même où ces changements s'amorcent.

II. LA NOTION DE VISION DU MONDE

La *vision du monde* est la conception que se font les membres d'un groupe d'eux-mêmes, du milieu environnant, de l'univers et de leurs relations avec ce milieu et avec cet univers.¹ La vision du monde est la perception de la totalité d'une situation telle que se la représentent les gens qui la vivent. C'est une conception de l'univers vu de l'intérieur selon des catégories originales par opposition à une conception formulée de l'extérieur selon des catégories pré-établies par le chercheur. Dans l'étude de la vision du monde, l'anthropologue cherche à définir comment ses informateurs organisent les connaissances qu'ils ont de leur univers. Il essaie de comprendre leurs catégories, leurs perceptions, leurs explications qu'elles soient explicites ou implicites dans leurs façons de raisonner et de se conduire. Cette saisie par l'intérieur différencie la vision du monde de concepts qui cherchent à décrire la totalité de l'extérieur, tels l'éthos, le caractère national, et la personnalité de base.

¹ C'est Robert Redfield qui, à notre avis, a offert la meilleure définition de ce concept de *world view*. Il en a donné la définition suivante : « it is the insider's total vision and conception of everything », voir M. PARK-REDFIELD, ed., *Human Nature and the Study of Society: The Papers of Robert Redfield*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962, I, 269. Les développements théoriques de Redfield sur cette notion apparaissent dans ce dernier ouvrage, I, 269-280 et dans *The Primitive World and its Transformations*, Great Seal Books, Ithaca, 1953, chapitre 4^e ; *The Little Community*, Chicago, The University of Chicago Press, 1956, chapitre 6^e.

Quels sont les éléments communs à toute vision du monde ? Dans un des ouvrages cités auparavant,¹ Redfield énumère cinq catégories universelles, à savoir : 1° le soi ; 2° les autres ; 3° la nature ; 4° le sacré ; 5° l'universel humain. Chacun de ces univers de réflexion et de conscience sera repris dans l'analyse de la vision du monde à Saint-Augustin.

La position géographique de même que l'histoire d'un groupe confèrent à la vision du monde sa spécificité. Les groupes isolés, par exemple, développent des conceptions du monde qui leur sont particulières ou conservent pendant longtemps des conceptions abandonnées par la société plus vaste dans laquelle ils sont inclus. Par ailleurs, ils peuvent posséder les deux à la fois et avoir élaboré de nouvelles variantes à partir d'anciennes traditions. Le caractère propre de la vision du monde des groupes isolés dépend de la durée de leur isolement, de la fréquence et de l'importance de leurs contacts avec d'autres groupes, et, finalement, de la capacité d'invention de leurs membres. Des groupes totalement isolés depuis des siècles possèdent des visions du monde uniques, tandis que des groupes relativement isolés ajoutent plus ou moins de nouveautés à un fonds commun d'éléments ou agencent les mêmes éléments de façon différente. L'importance relative des éléments dans la configuration ainsi que la manière dont ils sont agencés contribuent à l'originalité d'une vision du monde. Par exemple, selon que les éléments matériels ou spirituels prédominent, les visions du monde seront matérialistes ou spiritualistes. Dans bon nombre de sociétés petites et isolées, la conception du milieu environnant et des diverses relations qu'entretient l'homme avec ce milieu est au centre de la vision du monde. C'est le cas de la communauté de Saint-Augustin.

III. LA VISION DU MONDE À SAINT-AUGUSTIN

L'isolement donne son originalité à la vision que se font du monde les Augustiniens. Malgré les quelques changements économiques survenus récemment, cette vision est demeurée très différente de celle des sociétés industrielles. Nous ne prétendons pas la décrire de façon complète ni exhaustive. La durée de notre séjour sur le terrain nous a cependant permis d'entrevoir l'ensemble de ses éléments constitutifs. Aussi, soulignerons-nous les aspects de la vie qui prennent le plus d'importance aux yeux de ces pêcheurs en nous appuyant à la fois sur les observations effectuées et sur les témoignages recueillis. Puisque la vision du monde des Augustiniens

¹ Robert REDFIELD, *The Primitive World and its Transformations*, 94. Voici de quelle manière l'auteur s'exprime : « It includes, among other things, recognition of the self and others ; groupings of people, some intimate and near, others far and different some usual ways of confronting the inevitable experiences of the human career ; a confrontation of the Not-Man seen in some ordered relationships of component entities, this Not-Man including both some observed features such as earth, sky, day, night, and also invisible beings, wills and powers. »

ressemble, par certains aspects, à celle d'autres communautés de la Côte, la documentation écrite nous permettra, à l'occasion, de dresser des comparaisons.¹

1. *L'image de soi*

Le pêcheur de Saint-Augustin se place au centre de son univers matériel. Autrefois, il se définissait principalement par ses succès à la pêche, à la chasse et dans le piégeage des animaux à fourrure, c'est-à-dire, par sa relation plus ou moins réussie avec le milieu environnant. On s'affirmait aussi aux yeux des autres par la grandeur de sa famille et par la postérité qu'on laissait derrière soi. Aujourd'hui, l'habileté à la pêche et à la chasse ainsi que le nombre d'enfants demeurent encore des critères réalistes de définition personnelle, mais la capacité de gagner de l'argent et les séjours faits à l'extérieur prennent de plus en plus d'importance lorsqu'il s'agit de s'affirmer vis-à-vis des autres membres de la communauté.

Par ailleurs, la conception que l'on se fait de soi par rapport aux gens de l'extérieur est teintée à la fois de sentiments d'infériorité et de supériorité. Au départ, les Augustiniens se sont toujours définis comme inférieurs à ceux qui ne sont pas de la Côte, au point de vue de la richesse matérielle, de l'instruction et de la langue. Jusqu'à l'apparition des travaux d'hiver, ils se sont considérés comme grandement défavorisés sur le plan économique, et négligés par les gouvernements et les organismes de l'extérieur. Ils invoquent, à l'appui, les faibles rendements de la pêche commerciale et de la vente du poisson. Des pêcheurs se sont sérieusement demandés devant nous s'il existait sur terre des individus plus délaissés et plus pauvres que les pêcheurs de la Côte.

Les gens de Saint-Augustin se considèrent inférieurs parce qu'ils ont reçu très peu d'instruction et parlent mal l'anglais. Ils se rendent compte qu'ils possèdent un niveau d'instruction qui ne leur permet pas d'entrer en concurrence avec des gens de l'extérieur pour l'obtention d'emplois dans les centres industriels de la Côte-Nord. Par ailleurs, la langue anglaise parlée laisse beaucoup à désirer dans son vocabulaire et dans sa syntaxe. À ce sujet, il est intéressant de souligner qu'on attribue un sexe à tous les objets et à tous les animaux et qu'on utilise très rarement le neutre.

Les résidents, enfin, admettent leur totale ignorance des comportements urbains lorsqu'ils se rendent à la ville pour la première fois. Ils se sentent alors complètement démunis et sont d'une très grande timidité. Ils agissent comme des enfants à qui l'on doit tout expliquer et qui doivent être guidés partout où ils vont. Un informateur nous a raconté qu'à l'occasion d'un

¹ Dans l'élaboration de la vision du monde, nous différencierons les éléments ayant une grande stabilité de ceux qui sont apparus avec l'ouverture de la communauté au monde extérieur.

voyage à la ville pour visiter un vieil ami, il demeura accroché à lui durant tout son voyage, le tenant par la manche de son veston chaque fois qu'il s'aventurait dans la rue. Le dépaysement fut si complet qu'il eut l'impression de vivre sur une autre planète. Il y a ici, bien sûr, une intention de grossir les impressions. Si exagérées soient-elles, ces impressions soulignent quand même les difficultés qu'éprouvent les villageois à comprendre les symboles de la vie urbaine. En permettant des comparaisons avec des gens plus fortunés qu'eux, la récente ouverture de la communauté sur le monde extérieur a accentué chez ces pêcheurs un sentiment d'infériorité.

Les Augustiniens, par contre, se définissent comme supérieurs aux gens de l'extérieur en ce qui a trait à la connaissance de leur milieu et l'exploitation de ses ressources. Ils vantent leurs connaissances de la mer et de la forêt ainsi que des techniques de pêche, de chasse et de trappage. Ils considèrent l'étranger ignorant dans ces domaines et le lui font remarquer à l'occasion. Ils se considèrent mieux qualifiés que les urbains pour assumer les tâches qui requièrent de la force physique. Les travaux qui exigent un déploiement de vigueur et d'endurance physiques sont leur spécialité ; les travaux légers et le travail intellectuel, ça c'est l'affaire des gens de la ville.

Cette pauvreté intellectuelle et économique d'une part, et cette supériorité dans l'utilisation des techniques matérielles, d'autre part, constituent les deux pôles d'identification des gens du village. Ce sont ces mêmes éléments fondamentaux qui servent à distinguer les nord-côtiers¹ des autres.

2. La conception du milieu environnant et les relations qu'entretiennent les Augustiniens avec ce milieu

Les Augustiniens entretiennent d'étroites relations avec le milieu ambiant. Dans le passé, ce milieu géographique et physique constituait leur *monde* et très peu d'entre eux en franchissaient les frontières pour connaître d'autres *mondes*. Leur vision du monde possédait un fondement territorial.

L'aspect primordial de cette conception, c'est l'espace et le genre de ressources qu'il produit pour survivre biologiquement. C'est un univers physique qui permet l'auto-suffisance. Ce qu'il faut pour survivre, c'est de l'eau profonde pour pêcher la morue, des anses pour abriter les bateaux, des baies peu profondes pour attraper les homards et les pétoncles, des rivières pour pêcher le saumon et la truite, de la forêt pour couper son bois de chauffage, de la toundra pour cueillir des fruits sauvages et un arrière-pays pour piéger des animaux à fourrure et chasser le caribou.

La conception du *territoire vital* a quelque peu évolué depuis l'ouverture sur l'extérieur. Autrefois, on définissait cet espace en fonction des

¹ « Those who belong to the coast. »

besoins des groupes familiaux. On reconnaissait le droit du premier occupant sur la portion de mer et d'arrière-pays qu'il exploitait pour assurer la subsistance de sa famille. Chaque groupe familial possédait son propre territoire. L'actuel territoire de Saint-Augustin comptait alors de nombreuses communautés isolées qui possédaient chacune une portion plus ou moins bien délimitée de ce territoire.¹ Avec la concentration de la population au poste de Saint-Augustin, la notion de territoire s'est élargie pour englober l'ensemble de ces petits territoires familiaux et se définit, aujourd'hui, de la façon suivante : le village est le point-foyer où toutes les familles se trouvèrent réunies pour la première fois à l'hiver 1966 à la suite du déménagement des familles de Spoon Cove. Bien que les principales activités économiques (telles que la pêche, la chasse, la trappe et le commerce du poisson) soient pratiquées en dehors des limites du village, les avantages de la vie communautaire sont de plus en plus valorisés. Le village est devenu le foyer de rassemblement des grandes occasions telles que mariages, enterrements et fêtes de toutes sortes. Il est le point de départ vers les territoires de pêche, de chasse et de trappe, et le centre d'activités économiques importantes comme le sciage du bois et la construction des barques. Toutefois, cette concentration est saisonnière puisque pendant l'été, les vieux pêcheurs s'isolent sur leurs îles, tout près des territoires de pêche. Les jeunes, pour leur part, préfèrent demeurer au village, car les occasions de se divertir y sont beaucoup plus nombreuses que sur les îles. À cause de leur passé chargé de signification, les îles et les anses de l'archipel sont chers aux Augustiniens qui y sont nés ou qui y ont passé une bonne partie de leur vie.

La limite du territoire maritime se situe à deux ou trois milles des terres tout au plus. Les pêcheurs de la localité pratiquent la pêche côtière dans de petites embarcations. La pêche à la *trappe* exige que celle-ci soit ancrée à la terre ferme. Il en est de même pour les filets à saumon et à truite. La pêche à la morue avec des filets-maillants se pratique en eau peu profonde (de 30 à 50 brasses de profondeur environ). C'est pour pêcher au *jigger*² que l'on s'éloigne le plus des rivages, sans se montrer toutefois très audacieux !

La limite est du territoire se situe environ au niveau de la Baie-des-Roches, la limite ouest, à la hauteur de Kékarpoui. Le poste de pêche de Baie des Haha est maintenant fréquenté uniquement par des pêcheurs de La Tabatière.

Les limites de l'arrière-pays sont plutôt floues : elles sont déterminées par les voyages de chasse. Occasionnellement, on chasse le caribou jusqu'à

¹ D'est en ouest, les principaux territoires familiaux étaient les suivants : Baie-des-Roches, Lobster Bay, Napetipi, Spoon Cove (Shecatiga Bay), Coxipi River, Poste de Saint-Augustin, Île Saint-Augustin, Tucker, Kékarpoui et la Baie des Haha.

² La pêche au *jigger* se fait à l'aide d'une ligne au bout de laquelle est attaché un leurre de plomb avec deux hameçons.

50, 60 ou 70 milles à l'intérieur des terres. De même, des lignes de trappe le long des rivières Saint-Augustin et Coxipi s'étendent jusqu'à 70 milles à l'intérieur.¹ Mais aujourd'hui, peu de chasseurs s'aventurent à plus de 10 ou 20 milles du village.

Chaque villageois connaît très bien la portion de territoire qu'il fréquente le plus souvent, mais il connaît aussi le territoire dans son ensemble, sinon pour l'avoir parcouru, tout au moins pour en avoir entendu parler. Le sens d'observation de ces pêcheurs-chasseurs est très développé. Plusieurs prétendent pouvoir s'orienter n'importe où, même dans des endroits qu'ils n'ont jamais visités auparavant. L'habitude des pêcheurs de se promener sans carte et sans boussole à travers les innombrables îles de l'archipel, et de ne jamais se tromper, démontre l'existence chez eux d'une faculté d'orientation assez inusitée. Par ailleurs, les croquis géographiques qu'ils esquissent des endroits qu'ils connaissent correspondent d'assez près à la réalité.

Pour identifier les différentes parties de leur territoire, les Augustiniens utilisent une toponymie très riche où se mêlent termes esquimaux, indiens, français et anglais. Les noms de Anse-à-Portage, Napetipi, Spoon Cove, Grande-Passe, Little Rigolet, Grosse-Île, Tickle, Mistanoque, Shecatika, Coxipi, Kékarpoui, ne sont que quelques échantillons de cette richesse.² La définition du territoire et la connaissance qu'en avaient les résidents dépendaient, dans une large mesure, des relations écologiques particulières qu'ils entretenaient avec le milieu ambiant. La mer fournissait morues, phoques, homards et pétoncles, et la rivière, saumons et truites. C'est aussi aux abords de la mer que l'on chassait les canards et autres oiseaux aquatiques et que l'on cueillait la *chicoutai* et les autres baies sauvages. La forêt-galerie le long des cours d'eau fournissait le bois de construction et de chauffage et abritait de nombreux animaux que l'on trappait pour leur fourrure. Enfin, c'est dans la toundra de l'arrière-pays que l'on chassait le caribou, principale source de viande fraîche.

Si l'une ou l'autre de ces ressources venait à s'épuiser ou diminuait temporairement, l'équilibre écologique se trouvait gravement compromis. Lorsque la morue désertait la Côte ou lorsque le caribou se tenait trop loin à l'intérieur, la famine se faisait sentir. De même, lorsque les phoques, les saumons et les animaux à fourrure devenaient plus rares, on traversait des périodes difficiles. La rareté du poisson et du gibier était une source constante d'intérêt et d'inquiétude.

¹ Les principales voies d'accès vers l'arrière-pays sont les rivières Saint-Augustin et Nord-Ouest que l'on remonte en barque, en chaloupe à moteur ou en canot pendant l'été et en traîneau à chien pendant l'hiver. La rivière Coxipi est aussi utilisée par quelques-uns pour se rendre sur leurs terrains de trappe.

² Cette connaissance géographique du milieu, cette qualité d'observateur minutieux et ce sens inné de l'orientation étaient des conditions nécessaires à la survivance dans ce milieu hostile. Ceux qui en étaient dépourvus étaient condamnés à mourir prématurément, ou à dépendre entièrement de la communauté pour vivre.

Cette relation étroite et permanente entre l'homme et le milieu a développé chez les résidents des connaissances originales sur les éléments de la nature, tant animés qu'inanimés, et sur les phénomènes naturels. Les Augustiniens règlent leur vie sur le rythme des saisons et sur les migrations saisonnières du poisson et des autres animaux. Ils savent qu'à la fin de juin, l'arrivée des bancs de capelans précède l'arrivée de la morue. Ils savent aussi que la morue se tient au fond de la mer et s'éloigne graduellement du rivage à mesure que l'eau se réchauffe en surface. C'est pourquoi ils pêchaient à *la trappe* à la fin de juin et en juillet, et au *jigger* en août et en septembre.¹ Ils connaissent aussi le fait que les bancs de morues viennent de l'ouest et s'éloignent progressivement de la côte lorsque l'eau devient trop chaude et qu'arrivent les poissons-chiens (*dog-fish*).

Ils ont observé depuis longtemps que le saumon arrive vers le 15 ou 20 juin pour monter frayer jusqu'aux sources des rivières et, qu'à la fin de juillet, leurs migrations sont pratiquement terminées. Ils ont constaté que le homard se déplace au fond de la mer et s'approche en eau peu profonde au début de juillet pour se retirer, par après, en eau plus profonde à la fin du même mois. Ils savent que les pétoncles peuvent se propulser dans l'eau en ouvrant et en refermant leurs coquilles.

Les Augustiniens connaissent également les deux migrations saisonnières des phoques : l'une à la fin de l'automne ou au début de l'hiver, alors que les phoques remontent la côte du littoral ; l'autre au printemps avec la descente des glaces venant du fleuve Saint-Laurent, alors que les femelles mettent bas et qu'elles se tiennent avec leurs petits sur les glaces flottantes. Ils ont remarqué que les migrations d'automne surviennent à une date plus tardive qu'auparavant, leur permettant de chasser le phoque jusqu'au début du mois de janvier.

Ils connaissent encore les migrations hivernales des caribous en direction de la mer et le cycle irrégulier de l'abondance ou de la rareté relative des animaux à fourrure en fonction de la température, de l'épaisseur de la neige, et des animaux prédateurs. Ils possèdent également des connaissances originales sur la taxonomie, la physiologie et les habitudes de vie des animaux qui habitent leur territoire.² Pour eux, la morue est le POISSON par excellence, *the fish*, comme ils l'appellent communément. Lorsqu'ils se rencontrent pendant la saison de pêche à la morue, ils ont l'habitude de se saluer en se disant « *how is the fish?* ». C'est leur façon de se dire bonjour.

Les villageois connaissent bien aussi les animaux à plumes et à poil qu'ils chassent pour leur chair ou pour leur fourrure. Ils connaissent particulièrement bien les migrations et les habitudes du phoque dont la peau, la graisse et la viande constituent un apport important à leur économie. Par

¹ La pêche au *jigger* a été abandonnée depuis l'avènement des travaux d'hiver.

² L'ensemble de leurs connaissances dans les sciences naturelles est plutôt impressionnant.

son pelage et par la forme de sa tête, ils savent rapidement distinguer une espèce de phoque de l'autre, et l'âge de la bête. Le phoque *ranger* est particulièrement détesté parce qu'il se nourrit de saumons et de truites et qu'il endommage les filets.¹ Ils sont des experts dans le dépeçage des phoques et ils les débitent en un tour de main. Plusieurs aiment en manger la viande, et le foie est considéré comme un morceau de choix. La viande de moins bonne qualité et les os servent de nourriture d'hiver pour les chiens.

Les trappeurs connaissent très bien les animaux dont ils recherchaient la fourrure : renards, castors, visons, loutres, martres, rats musqués, etc. Ils observaient leurs façons de vivre pour pouvoir mieux les prendre au piège. Ils savaient de plus apprécier la qualité de leur pelage. On reconnaît que les animaux qui fréquentent les cours d'eau ombragés possèdent un plus beau pelage que ceux qui s'exposent au soleil. On sait aussi reconnaître les animaux à leurs pistes et repérer leurs tanières. On a également observé que chaque animal a un territoire propre qu'il défend et qu'il explore. La loutre, par exemple, voyage à l'intérieur d'une aire bien définie parsemée de nombreux lacs et ruisseaux. Elle fait le tour de son territoire dans un laps de temps donné et réapparaît aux mêmes endroits à intervalles irréguliers. Elle est particulièrement renommée pour son « intelligence ». Le vison est estimé pour la valeur de sa fourrure. Le renard est un prédateur hâï pour les ravages qu'il cause. On s'émerveille, par ailleurs, de la vaillance et de l'ingéniosité du castor. Le rat musqué, le castor et le porc-épic sont estimés pour leur chair qui constitue un met de choix.

Les bestioles les plus détestées de la création sont les moustiques qui assaillent les Augustiniens sans relâche pendant les mois de juillet et d'août. La férocité de ces insectes a le don d'agacer les pêcheurs qui usent d'un vocabulaire virulent pour décrire leurs ravages. En voici quelques échantillons : « ils mordent comme un chien » ; « ils vous arrachent des morceaux de chair » ; « ils vous dévorent tout vif ».² On ne se sert point d'insecticide pour se protéger de leurs morsures. Ce sont les jeunes enfants qui en souffrent le plus. Ils ont le visage et les bras tuméfiés par des centaines de piqûres de moustiques.

Parmi le gibier à plumes que l'on chasse, les oiseaux aquatiques, le canard en particulier, occupent la première place. On distingue deux grandes catégories de canards : ceux qui se nourrissent des produits de la

¹ Les Augustiniens distinguent trois espèces de phoques : le *common seal* (*Harp seal*) que l'on attrape en grand nombre à l'aide de filets lors des *pêcheries* d'automne : le *harbour ar* (*Harbour seal*) qui est moins gros et qui a une valeur commerciale moindre que le précédent ; enfin le *ranger* (*Bay seal*) ou jeune phoque de quelques mois qui s'attarde dans les parages de l'archipel pendant les mois d'été et qui peut vivre en eau douce. Il y a encore le *white coat* ou *baby seal*, jeune phoque de quelques jours que l'on attrape sur les glaces à la dérive au printemps. Voir W. T. GRENFELL *et al.*, *Labrador, the Country of the People*, New York, MacMillan, 1922, 361-373.

² Voir B. J. BANFILL, *Labrador Nurse*, Toronto, The Ryerson Press, 1952, 37.

mer et ceux qui se nourrissent de graines. Selon un informateur, les canards de la première catégorie possèdent dans leur estomac une espèce de broyeur leur permettant de digérer les coquillages dont ils se nourrissent. La chair du canard est appréciée, mais en période de disette on se contente de la viande plus coriace de la mouette. Les œufs de mouette, par contre, sont particulièrement aimés. La collecte en est cependant interdite dans les îles de nidification qui font partie d'un sanctuaire d'oiseaux.¹

À part quelques chats, le chien est le seul animal domestique que l'on garde. Ces chiens de traîne sont les descendants de chiens esquimaux et de chiens labradoriens qui se sont croisés. Le chien d'attelage a perdu beaucoup de son utilité aujourd'hui avec l'introduction dans la communauté de traîneaux motorisés ou *skidoos*, mais autrefois la survie était impensable sans son concours. En hiver, le traîneau à chiens ou *cométique* était le seul moyen de transport. En été, cependant, les chiens sont des nuisances puisqu'il faut les nourrir à ne rien faire. Ils se chamaillent sans cesse, volent de la nourriture et sont un danger constant pour les jeunes enfants dont certains ont même été mutilés par ces bêtes à demi-sauvages. Récemment, plusieurs jeunes chefs de famille se sont débarrassés de leurs chiens, les considérant plus nuisibles qu'utiles.

Par contre, les vieux pêcheurs demeurent attachés à leurs chiens, particulièrement à leur leader ou chien de tête et se refusent à les tuer. Ils considèrent encore le traîneau à chiens comme supérieur à toute invention technique moderne pour voyager l'hiver. Jeunes et vieux discutent longuement et avec chaleur des mérites respectifs des *skidoos* et des chiens. On avance qu'aucun obstacle de terrain n'arrête le chien et qu'il coûte moins cher à acquérir et à entretenir. Les partisans du *skidoo* déclarent, de leur côté, qu'il est toujours disponible lorsqu'on veut partir rapidement, qu'il est plus résistant que le chien, qu'il n'a pas besoin d'être nourri pendant l'été et qu'il cause beaucoup moins de trouble. Certains partisans du *cométique* racontent avec fierté les exploits de leurs meilleures équipes de chiens qui pouvaient parcourir 100 milles en une journée sur terrain plat et tirer des charges considérables.

Parmi les éléments de la nature, les phénomènes atmosphériques tels le vent, la formation des nuages, la pluie, la neige, la brume retiennent l'attention. Puisque les diverses activités économiques dépendent en bonne partie de la température, les villageois savent scruter le ciel et prédire la température. Selon eux, des vents de toutes les directions balaient leur

¹ Depuis que le gardien du sanctuaire est à sa retraite, on fait fi de la loi et on pille sans vergogne les nids des oiseaux dont la reproduction se trouve ainsi compromise. La loi établie en vue de la protection des oiseaux migrateurs et du sanctuaire des oiseaux n'a, à toute fin pratique, jamais été observée. Les Augustiniens considèrent que toutes les ressources du milieu sont à leur disposition et qu'ils peuvent les exploiter et les détruire à leur guise.

territoire.¹ Rares sont les journées sans vent et les commentaires quotidiens sur la vélocité du vent et sur sa direction font partie des habitudes des pêcheurs. La crainte des tempêtes de vent les empêche de s'aventurer trop loin au large. Lorsqu'ils doivent effectuer un voyage le long de la Côte, ils supputent attentivement les possibilités de changement des vents et de la température avant de partir.

La pluie n'empêche guère les pêcheurs de pratiquer leur métier car ils possèdent des vêtements caoutchoutés pour se protéger contre les intempéries. La brume est un inconvénient beaucoup plus sérieux car elle peut empêcher les Augustiniens, soit d'aller tendre leurs filets-maillants à la fin de l'après-midi, soit d'aller relever tôt le matin les trappes ou les filets causant ainsi un retard considérable dans leur horaire et risquant de leur faire perdre une journée de pêche ou une partie de leur prise. La brume est très fréquente dans l'archipel pendant les mois de juin et juillet alors que les icebergs fondent lentement dans le détroit de Belle-Isle, ce qui incommoder les pêcheurs. Finalement, en hiver, les tempêtes de neige sont craintes car elles risquent d'empêcher les trappeurs de rejoindre leurs abris.

La température est donc pour les Augustiniens un facteur qui règle leurs activités économiques tant saisonnières que quotidiennes. La saison d'hiver commence en octobre et se termine en mai. Tard dans le mois de juin il y a encore de la neige dans les vallées. La température minimum est de -40°F. , tandis que le maximum vacille autour de 70°F. La longue hibernation prolonge l'isolement des habitants de Saint-Augustin et les oblige à s'enfermer dans leurs maisons la majeure partie de l'année. Aussi investissent-ils relativement beaucoup d'argent dans la construction, l'ameublement et la réparation de leurs maisons. Celle-ci est pour eux un refuge contre les intempéries, un lieu de sécurité et un foyer. Elle devient aussi, de plus en plus, un instrument de prestige.

Comme tous les pêcheurs d'expérience, les vieux ont une véritable affection pour la mer qui est leur principale source de subsistance. Certains nous ont déclaré qu'ils ne sauraient vivre loin d'elle. Par ailleurs, ils ont aussi développé un sentiment de prédilection pour les îles et les baies où sont établis leurs postes de pêche. Ceux-ci ont presque toujours été transmis de père en fils depuis deux, trois ou quatre générations. Même si la pêche est devenue infructueuse, ils se résignent difficilement à abandonner ces lieux témoins de leurs labeurs. Le nom de chacun de ces peuplements de pêche connote un sentiment d'appartenance plus restreint, et les Augustiniens sont toujours fiers de dire à quel endroit ils ont leur poste de pêche, v. g. à l'Anse-à-Portage, à Napetipi, à Sandy Island, etc.

¹ Cette affirmation s'avère véridique car, pendant notre séjour, il y a eu des vents venant aussi bien du sud que du nord, de l'est que de l'ouest ainsi que des autres points intermédiaires de la rose des vents.

3. Conception de l'univers physique et du monde extérieur

Si, autrefois, les pêcheurs se trouvaient isolés sur leur territoire, ils n'en connaissaient pas moins l'existence de groupe de pêcheurs semblables à eux le long de la Côte, et, plus loin, dans des zones mal définies, l'existence de villes et de gens qui ne vivaient pas comme eux. Cette distinction a marqué et marque encore la différenciation qu'ils font entre les Nord-Côtiers et les gens de l'extérieur désignés généralement sous l'étiquette « les gens de la ville ». Même si, aujourd'hui, l'isolement est en partie rompu, que les contacts et les voyages à l'extérieur sont de plus en plus nombreux, la région de la Côte-Nord du Bas-Saint-Laurent constitue, à toute fin pratique, les limites de leur univers physique. Tout le reste est indéfini.

Les limites de cet univers sont : à l'est, les frontières du Labrador terreneuvien, Blanc-Sablon et les quelques communautés labradoriennes qui y sont reliées par une route ; au nord, les nouvelles villes minières de Gagnonville, Schefferville et Wabush ; au sud, la mer ; à l'ouest, Sept-Îles qui est le point-foyer de leurs migrations et le point de départ vers les villes de l'arrière-pays. Sept-Îles représente pour les Augustiniens les valeurs du monde moderne et de la vie urbaine. Ceux qui connaissent Sept-Îles ou les villes minières de l'intérieur sont fiers de s'en vanter. Les voyages à l'extérieur sont une source de prestige, particulièrement auprès de ceux qui n'ont jamais quitté le territoire.

Ces limites géographiques définissent un univers psychologique en dehors duquel il leur est bien difficile de s'adapter à cause du manque d'instruction et du manque de préparation pour faire face aux conventions de la vie urbaine. Très peu, par ailleurs, les ont dépassées avant 1950 : quelques volontaires de la deuxième guerre mondiale qui ont fait leur service militaire à Québec ou dans les environs et deux ou trois malades qui ont été hospitalisés dans cette même ville. Aujourd'hui, le travail ou les études obligent certains fonctionnaires — tels que les garde-pêche et l'agent de l'assistance sociale — et quelques étudiantes à effectuer des séjours à Québec, à Grande-Rivière en Gaspésie, ou à Restigouche. Par ailleurs, quelques jeunes gens et jeunes filles ont trouvé du travail dans de grands centres urbains comme Québec, Montréal et Toronto. Mais, de l'aveu général, on n'aime pas vivre dans les villes, car on s'y fait peu d'amis et les contacts personnels intimes sont rares. Les expériences urbaines dans de grands centres sont généralement de courte durée. On revient vite dans les limites de l'univers physique que l'on considère comme le sien : la Côte-Nord.

L'isolement des Augustiniens n'a d'ailleurs jamais été complet : il fut réduit au fur et à mesure que s'améliorèrent les moyens de transport et de communication. Cependant, l'absence d'une route carrossable reliant la communauté aux autres communautés de la Côte et au monde extérieur

empêche encore l'ouverture complète du système social, et lui conserve ses caractères d'isolat.

Dans les débuts du peuplement, les seules relations avec le monde extérieur étaient assurées par les bateaux à voiles des marchands et des pêcheurs fréquentant la Côte. Les goélettes marchandes venaient principalement du port d'Halifax pour trafiquer avec les pêcheurs. Elles échangeaient des agrès de pêche, de la nourriture, des vêtements, des meubles — dont des poêles fabriqués à Lunenburg, Nouvelle-Écosse, — contre de l'huile, du poisson et des pelleteries. Les marchands de Québec trafiquaient aussi sur la Côte, mais leurs prix étant plus élevés que ceux d'Halifax, ils n'eurent jamais beaucoup de succès. Les goélettes à voiles de ces derniers effectuaient deux voyages par année : l'un au début de la saison de navigation pour vendre des agrès de pêche, charger l'huile et les peaux, et prendre les commandes pour les provisions d'automne ; l'autre, à la fin de la saison de pêche pour livrer les marchandises aux pêcheurs et prendre en échange le poisson séché. On s'en tenait généralement au troc et il n'y avait échange d'argent que dans ces « cas extraordinaires ».¹

Outre ces bateaux marchands, il y avait des bateaux de pêcheurs qui opéraient au large de la Côte et qui venaient faire escale dans l'archipel ou s'y réfugier durant les mauvais temps. De l'équipage de ces navires, les Augustiniens recevaient des nouvelles de l'extérieur.

De novembre à mai, toute communication par bateau était impossible. Le traîneau à chiens était alors le seul moyen de transport du courrier. On raconte encore aujourd'hui les exploits du célèbre Jos. Hébert, chargé de transporter la malle de Natashquan à Blanc-Sablon en *cométique*. Il mettait ordinairement plus de six semaines à effectuer le trajet aller et retour. Par ailleurs, des Indiens assuraient une liaison postale entre le poste de Saint-Augustin et celui de Hamilton Inlet, au Labrador terre-neuvien, en remontant le cours de la rivière Saint-Augustin. En été comme en hiver, les moyens de transport étaient donc très lents et les communications avec l'extérieur très espacées.

Avec l'apparition des bateaux à vapeur sur la Côte, au début du xx^e siècle, les communications furent plus fréquentes et la période de navigation fut quelque peu prolongée. Plus tard, vers les années 1920, des navires assuraient les liaisons maritimes régulières entre les havres de la Côte et les ports de l'extérieur. Aujourd'hui, il ne se passe pas de semaine sans qu'un ou deux navires ne viennent accoster au quai. Quatre navires assurent un service régulier du transport des passagers et de la marchandise. Le *North Pioneer* transporte des passagers et de la cargaison. Il est le ravitailleur des postes de la compagnie de la Baie-d'Hudson. Le *Guy-Marvlin* transporte uniquement de la cargaison. Le *Jean-Brillant* transporte surtout des

¹ Jean-Baptiste FERLAND, *Le Labrador*, Montréal, Librairie Beauchemin, 1918, 38.

passagers et un peu de cargaison. Le *Cap-Diamant* est un véritable marché flottant à bord duquel les pêcheurs peuvent s'approvisionner en nourriture périssable : fruits, légumes, viande. Les deux premiers navires font escale à toutes les deux semaines, tandis que les deux autres mouillent dans le port à chaque semaine. Il y a en outre le bateau de la compagnie Mifflin, de Terre-Neuve, qui poursuit la tradition des marchands d'autrefois et qui fait deux voyages saisonniers, avant la saison de pêche pour livrer le sel et les agrès de pêche, et vers la fin de la saison pour livrer du charbon et prendre du poisson.

Même si elles sont plus fréquentes aujourd'hui qu'autrefois, les arrivées des bateaux excitent toujours la curiosité des villageois. Tous sont vite au courant de la date, de l'heure de leur arrivée et si, par hasard, les navires retardent on s'interroge sur les causes possibles du délai. À cause de l'éloignement du quai en eau profonde, les curieux qui viennent assister à l'arrivée des bateaux ne sont pas aussi nombreux que ceux des autres communautés de la Côte où le quai est situé sur le continent, au cœur même du village. Les visites bi-mensuelles du *North Pioneer* sont les plus remarquées, car c'est lui qui assure en grande partie l'approvisionnement de la communauté. Le *Jean-Brillant*, qui possède une banque à son bord, est aussi attendu avec impatience par les jeunes gens qui peuvent y échanger leurs notes de crédit des travaux d'hiver. L'arrivée des bateaux est, par ailleurs, une source de divertissements pour les jeunes et les moins jeunes qui, par les beaux soirs d'été, vont au quai pour se récréer. À son voyage inaugural en 1965, le *North Pioneer* a éprouvé beaucoup de difficulté à se frayer un chemin à travers les glaces et dut recevoir l'aide d'un brise-glace. Les Augustiniens ont alors été privés de certaines catégories d'aliments. À notre arrivée dans le village, le 6 juin, les étalages du magasin de la compagnie de la Baie-d'Hudson étaient à peu près complètement vides. Personne n'eut tellement à souffrir de la faim mais on dut se contenter de nourriture en conserve et le menu était invariablement le même : viande, fèves au lard et spaghetti en boîte avec quelques patates.

Les conséquences de l'isolement se font donc encore sentir sur les conditions de vie. Les habitants, conscients de leur position défavorisée, acceptent moins facilement leur sort que leurs prédécesseurs et revendiquent de meilleurs moyens de transport. Une aspiration leur est chère : la construction d'une route allant de Sept-Îles à Blanc-Sablon, en prolongement de la route 15 qui s'arrête à Sept-Îles. Ils attendent avec impatience le jour où ils ne seront plus aussi isolés et où ils pourront jouir du même niveau de vie que les autres citoyens canadiens à qui ils se comparent constamment.

Les Augustiniens ont été visités par des avions pour la première fois vers 1940. On avait alors inauguré un service postal aérien. Les avions ne se posaient pas sur mer mais jetaient tout simplement leur courrier et

poursuivaient leur route. Par ailleurs, on commente encore l'écrasement, dans les environs, d'un quadrimoteur de l'aviation américaine survenu il y a une dizaine d'années.

Aujourd'hui, le service aérien entre les communautés de la Moyenne et de la Basse-Côte-Nord est assuré par des appareils *Beavers* et *Otters* de la Compagnie Les Ailes-du-Nord. Ces petits avions transportent des passagers, les malades pour l'hôpital de Blanc-Sablon, ainsi que le courrier de première classe. Théoriquement, il y a des envolées trois fois par semaine, les lundi, mercredi et vendredi avec retour le même jour ou le jour suivant. En pratique, on vole lorsque la température le permet et on ne prend aucun risque de ce côté-là. Pour la réception et l'envoi de leur courrier, les villageois sont encore à la merci de la température. À l'été 1965, aucun avion n'a amerri dans la baie pour une période de dix jours. En 1964, peu avant la période des Fêtes, l'absence de communication aérienne dura dix-sept jours, due à la mauvaise température.

La venue des avions est accueillie avec autant d'intérêt que celle des bateaux, particulièrement lorsqu'ils retardent. À ces occasions, il y a toujours un petit attroupement qui se forme au quai du village où s'amarrent les appareils. Par curiosité, on vient voir s'il y a des passagers et du courrier. Après le départ de l'avion, tout le monde se rend au bureau de poste pour y recevoir son courrier. Les chèques d'allocation familiale, d'assurance-chômage et d'assistance sociale sont toujours attendus avec impatience d'un mois à l'autre. La liaison postale aérienne constitue un lien vital entre la communauté et le monde extérieur.

Pendant la période du gel et du dégel de la rivière, sur laquelle se posent les avions munis de flotteurs ou de skis, un hélicoptère est stationné en permanence au village pour transporter à l'hôpital de Blanc-Sablon toute personne malade ou victime d'accident grave.¹ Avant les avions et les hélicoptères, toute personne sérieusement malade ou blessée grièvement était pratiquement vouée à une mort certaine. Maintenant, l'avion peut leur sauver la vie en les transportant rapidement à l'hôpital de Blanc-Sablon ou ailleurs, dans les cas très graves.

Sauf en cas de maladie, alors qu'ils n'ont pas à payer, les Augustiniens utilisent assez rarement l'avion lorsqu'ils doivent se rendre à l'extérieur. Ils préfèrent prendre le bateau qui est moins dispendieux et sur lequel ils se sentent plus à l'aise. Ils sont avant tout des marins.

Au début du siècle, le parachèvement d'une ligne de télégraphe reliant les divers postes isolés de la Côte améliora considérablement les moyens de communication avec l'extérieur. Sur le territoire augustinien des stations de télégraphie furent établies dans de petits isolats comme Baie des Haha, Kékarpoui, Spoon Cove et Baie-des-Roches qui ne comprenaient que 2 ou

¹ Le gouvernement provincial assume les frais de ce service pour toute personne habitant l'une ou l'autre des communautés situées entre Saint-Augustin et Blanc-Sablon.

3 familles. Le télégraphe est encore en opération aujourd'hui, mais au village seulement, et il n'est plus d'une importance vitale pour la communauté.

L'introduction des appareils de radio, vers les années 1920, fut un autre changement d'importance multipliant les contacts avec le monde extérieur. Le premier de ces appareils, acheté par un Augustinien, ne manqua pas d'en surprendre plusieurs qui croyaient que c'était là une invention du diable ! Avec les années, les appareils de radio se multiplièrent et aujourd'hui, tous les foyers en possèdent au moins un. Les principales stations syntonisées sont celles de Corner Brook et de St. John, à Terre-Neuve. De plus, les radios transistor et les tourne-disques sont aussi très répandus. On se plaît surtout à écouter de la musique du genre *western*. On se soucie peu d'écouter les nouvelles d'intérêt national ou international. Seules les nouvelles sur la température attirent l'attention.

Les villageois ne jouissent pas encore de l'utilisation du téléphone. Les postes de radio à ondes courtes demeurent les principaux moyens de communications rapides avec les autres communautés de la Côte. Saint-Augustin possède trois de ces postes, opérés respectivement par le curé, l'agent des Ailes-du-Nord et un garde-feu. Ils assurent la rapide propagation des nouvelles au sujet de l'arrivée des avions et des bateaux et de tout incident ou accident qui se produit sur la Côte. Étant demeurés quelque temps chez le garde-feu, nous avons pu entendre les conversations journalières échangées entre les différents postes de la Côte. Deux fois par jour on se communique des nouvelles sur la température et autres appels de service puisque cette radio est la propriété du ministère des Terres et Forêts. Mais on en profite aussi pour se communiquer et recevoir les nouvelles du jour. En écoutant ces conversations qui s'échangent au su et au vu de tous ceux qui sont sur la même longueur d'onde nous avons été à même d'entendre bien des commérages et de connaître bien des petits secrets de la Côte.

Les Augustiniens ne lisent pas les journaux. À notre connaissance, seul le curé est abonné à un quotidien. Par ailleurs, les villageois reçoivent le bulletin de la Basse-Côte-Nord,¹ publié en anglais et en français par les Pères Oblats de Blanc-Sablon. Nous avons fait une rapide analyse du contenu de ce journal et nous avons constaté que les thèmes à portée religieuse revenaient le plus souvent, suivis des thèmes à portée économique. Parce qu'il traite des gens de la Côte et de leurs problèmes, ce petit journal miméographié réussit à soulever l'intérêt de la population alphabétisée.

Dans le passé, l'hospitalité des Augustiniens envers les visiteurs et les étrangers de passage était remarquable. Il en était ainsi dans tous les autres postes de la Côte comme le soulignent Ferland² et Grenfell.³ On

¹ *Le Côtier — The Coaster*.

² FERLAND, *op. cit.*, 36.

³ W. T. GRENFELL, *Forty years for Labrador*, Boston and New York, Houghton Mifflin Co., 1932, 98.

était prêt à tout pour accommoder les hôtes. On leur offrait la meilleure nourriture et le meilleur lit. Cette hospitalité était sans réserve quelle que soit la durée de leur séjour.¹

À quoi attribuer cette bienveillance sortant un peu de l'ordinaire envers les étrangers et les visiteurs venant de l'extérieur? Sans doute parce que ceux-ci venaient briser l'isolement et qu'ils apportaient des nouvelles du monde extérieur. Mais la raison fondamentale résidait dans ce sentiment d'entraide que l'on manifestait envers toutes les personnes en détresse ou dans le besoin qu'elles soient parentes ou non. Les pêcheurs connaissaient mieux que quiconque les difficultés de la vie isolée sur la Côte et manifestaient beaucoup de sympathie envers ceux qui venaient partager cette vie, ne fût-ce que partiellement et de façon temporaire.

Cette hospitalité n'est plus tout à fait la même aujourd'hui. Les visites de plus en plus fréquentes de gens de l'extérieur ont fait diminuer l'intérêt pour les étrangers. Cependant, nous sentons encore cette hospitalité traditionnelle lorsque nous visitons les pêcheurs sur leurs îles. Ils s'empresent alors de vous inviter à entrer dans leur maison et de vous offrir une tasse de thé ou de café pour vous réchauffer. Si c'est l'heure du repas ils vous invitent, si pauvres soient-ils, à le partager, tout en s'excusant de ne pas avoir mieux à offrir.

Au village, avec la venue de plus en plus fréquente de gens venant de l'extérieur, il serait difficile pour eux d'offrir l'hospitalité à tous et à chacun. Par ailleurs, le désir de gains monétaires a fait son apparition et quelques familles, peu nombreuses, acceptent de loger des étrangers, moyennant rétribution.² Cependant, on se montre toujours prévenant envers les visiteurs et on ne mesquine pas sur la quantité de nourriture et sur les services à rendre. C'est ainsi que se manifeste leur nouveau type d'hospitalité dans une économie de plus en plus basée sur la monnaie.

À cause de leur isolement et de leur manque d'instruction, les Augustiniens étaient dans une profonde ignorance de l'organisation politique, économique et sociale du monde extérieur. Préoccupés par la lutte pour assurer leur subsistance, ils se souciaient assez peu de ces connaissances qui ne leur rapportaient rien et se contentaient d'apporter leur contribution à l'économie nationale et internationale. À cette époque, très peu de personnes, sauf les marchands, pour des raisons de profit, s'intéressaient à eux. Leur existence semblait ignorée de la part même des gouvernements provincial et fédéral qui leur apportaient très peu d'aide. En revanche, les Augustiniens montraient peu d'intérêt pour la société extérieure et ils n'a-

¹ Ferland raconte que M. Andrew Kennedy, de l'Île Saint-Augustin, avait donné asile pendant tout l'hiver de 1853-1854 à sept marins d'un navire naufragé, l'*Arabian*. Selon les propres termes de cet auteur, « M. Kennedy dut partager, avec les naufragés ce qu'il réservait pour sa famille, sans espoir d'obtenir des provisions des postes voisins » qui eux-mêmes manquaient de nourriture.

² À l'été 1965, le tarif était de \$6.00 par jour pour la chambre et la pension.

vaient pas tellement le sentiment d'en faire partie. Ils se sentaient « seuls au bout du monde ».

Avec l'amélioration des moyens de transport et de communication, avec l'accroissement des connaissances, l'intérêt pour le monde extérieur a grandi rapidement et porte principalement sur les valeurs économiques du monde industriel. On désire avoir les mêmes avantages matériels que les gens de l'extérieur, jouir d'un niveau de vie égal, gagner les mêmes salaires et participer à une économie centrée sur la consommation. Comme partout ailleurs, la première phase du changement socio-culturel consiste dans l'imitation des comportements économiques extérieurs de la société dominante. On aperçoit moins bien les autres valeurs et les autres principes d'organisation de cette société. Ces valeurs, plus profondes, sont assimilées lentement. La valeur de l'instruction dans la société moderne n'est pas encore pleinement sentie. On ne comprend pas encore grand chose aux systèmes politiques et aux différentes formes de gouvernement. De même, les comportements urbains ne sont pas très bien assimilés. On sait qu'on fabrique des fusées et des satellites, et on leur a appris qu'un jour prochain, l'homme marchera sur la lune. Mais il est très difficile pour eux d'incorporer ces expériences novatrices du monde moderne à leur vision traditionnelle. Ceux qui n'ont jamais été à l'extérieur écoutent avec scepticisme les descriptions qu'on leur fait des possibilités de la technique moderne. Deux conceptions du monde entrent maintenant en conflit dans leur esprit. Petit à petit, à mesure que s'accroissent les contacts avec l'extérieur, une nouvelle conception du monde s'édifie où les anciens éléments, en disparaissant, sont remplacés par les connaissances de la société industrielle.

4. *Images de la vie, de la mort et de l'au-delà*

Les Augustiniens sont de joyeux vivants ! Une fois leurs durs labeurs terminés, ils veulent profiter des bons moments et des bonnes choses de la vie. Ceci apparaît clairement dans leurs attitudes vis-à-vis la sexualité et les boissons alcooliques.

L'attirance pour le sexe est un trait important de la mentalité des Augustiniens. Un villageois nous a même confié qu'il croyait que ses concitoyens étaient davantage porté vers le sexe que d'autres, parce que « c'était pratiquement leur unique passe-temps » ! Dans le passé, comme dans le présent, la pratique des relations sexuelles a toujours été hautement valorisée par l'ensemble des membres de la communauté. La fréquence des relations sexuelles maritales et pré-maritales, de même que les nombreuses conversations et plaisanteries sur le sujet en font foi.

Comme par le passé, les relations sexuelles conjugales sont quotidiennes jusqu'à un âge avancé.¹ D'un autre côté, la pratique des relations sexuelles

¹ Voir O. W. JUNEK, *Isolated Communities: a Study of a Labrador Fishing Village*, American Sociological Series, American Book Co., 115.

pré-maritales est généralisée. De ces aventures amoureuses entre adolescents résultent très souvent des grossesses prématurées et des mariages précipités. Sans être très répandues, les infidélités conjugales ne sont pas rares. Une minorité de femmes, cependant, trompent leurs maris, alors que le nombre de maris infidèles est plus considérable.

D'après les témoignages que nous avons recueillis, il semble que la morale sexuelle ait toujours été très large à Saint-Augustin.

Avec la pratique des relations sexuelles, la consommation de boissons alcooliques constitue une des principales joies de l'existence souvent monotone des Augustiniens. Ils ne manquent pas une occasion de boire et se montrent des buveurs très intempérants. Ils boivent dans le but de s'enivrer et non par goût ou pour se rafraîchir. La boisson préférée des Augustiniens est la bière de fabrication domestique.¹ Plusieurs ne prennent pas la peine d'embouteiller la bière qu'ils fabriquent, et boivent le contenu du baril en une journée avec l'aide de compagnons. Quand il y a de la bière, on est joyeux et les conversations vont bon train. On aime aussi écouter de la musique ou chanter des chansons *western* en buvant.

Il n'y a pas de détenteur de permis de la Régie des alcools à Saint-Augustin. Les Augustiniens qui ne fabriquent pas eux-mêmes leur boisson peuvent en commander de l'extérieur. La livraison se fait par bateau. On n'est pas très difficile sur le choix, ni sur la qualité. On importe surtout de la bière de fabrication industrielle, du vin à bon marché et de l'alcool pur.

Comme les boissons alcooliques sont consommées pour l'effet qu'elles produisent, il n'est pas rare de voir des buveurs dans un état d'ébriété avancé. Cette pratique de l'intempérance n'est pas unique à Saint-Augustin ; elle a été signalée à d'autres endroits de la Côte par certains auteurs dont Hatton et Harvey,² et Tucker.³ La communauté compte aussi de nombreux buveurs excessifs, ce qui n'est pas très étonnant si l'on considère les *patterns* de consommation. On trouve dans l'alcool un moyen de se dégêner et d'oublier les difficultés de la vie. Par contre, certains considèrent les boissons alcooliques comme des toniques et des fortifiants qui ont des effets bénéfiques pour la santé lorsque consommées en quantité raisonnable.

¹ C'est le *home-made brew*. Voici la recette la plus simple pour en préparer une cuvée : on achète d'abord huit livres de sucre brun, une boîte de concentré de malt et deux sachets de levure. On mélange, dans un baril en bois, le concentré de malt à sept ou huit gallons d'eau tiède, on ajoute ensuite le sucre en prenant soin de bien brasser. Finalement, on ajoute la levure. On recouvre le baril d'un morceau de tissu et on laisse fermenter le breuvage près du poêle pendant cinq jours environ. On goûte la bière de temps en temps pour vérifier son degré de fermentation. Lorsqu'elle est à point, on l'embouteille en ayant soin d'ajouter une demi-cuillerée à thé de sucre dans chaque bouteille. Après une quinzaine de jours d'entreposage au frais, la boisson est prête à être consommée. Sa teneur en alcool est alors de beaucoup supérieure à celle de la bière de fabrication industrielle communément appelée *bottled beer*.

² Joseph HATTON et Rév. M. HARVEY, *Newfoundland, the Oldest British Colony*, London, Chapman and Hall, Ltd., 1883, 223.

³ Ephraïm TUCKER, *Five months in Labrador and Newfoundland during the summer of 1838*, Concord, Israel S. Boyd and William White, 1839, 43.

La pratique d'offrir à boire à des amis facilite par ailleurs l'entregent et entretient l'amitié. On boit rarement seul et les amitiés de buveurs ne manquent pas. Les hommes sont pratiquement les seuls à boire de façon immodérée et les femmes sont unanimes à souligner les conséquences néfastes de l'intempérance pour leurs maris et pour leurs fils. Certaines femmes vont même jusqu'à interdire toute fabrication et toute consommation de boisson dans *leur* maison. La boisson est donc un plaisir pour les hommes et un fléau pour les femmes.

Les Augustiniens se soucient très peu d'économiser pour leurs descendants. Ils préfèrent plutôt dépenser tout l'argent qu'ils gagnent pour jouir le plus possible de la vie présente. Ils critiquent ouvertement ceux qui se privent pour mettre de l'argent de côté. Cette attitude devant la vie se manifeste très bien dans les paroles suivantes d'un informateur : « À quoi me servira mon argent lorsque je serai six pieds sous terre ? » On vit donc au jour le jour et on se soucie assez peu de l'avenir.

Par ailleurs, les Augustiniens acceptent mal que leur vitalité soit réduite par la vieillesse et la maladie. Ils n'aiment pas voir blanchir leurs cheveux et tiennent à se dire actifs malgré leur âge avancé. La santé et la maladie sont des soucis constants, particulièrement chez les femmes qui peuvent parler très longuement de leurs plus petites maladies ou de celles de leurs enfants.

On ne craint pas la mort et on l'accepte avec un certain fatalisme. L'apparente indifférence dont font preuve les Augustiniens vis-à-vis la mort se manifeste par le peu de soins qu'ils accordent aux endroits où sont enterrés leurs morts. Il y a dans la communauté deux cimetières, l'un catholique, l'autre anglican, situés en plein milieu du village. Tous les deux sont fort négligés. L'herbe n'y est pas coupée et on y rencontre toutes sortes de détritus. Le cimetière anglican est toutefois entouré d'une clôture, alors que le cimetière catholique est traversé par de nombreux sentiers allant d'une maison à l'autre. Dans l'un comme dans l'autre cimetière, très peu de sépultures sont indiquées adéquatement et plusieurs ne le sont pas du tout. Nous y rencontrons très peu de pierres tombales. Les croix de bois mal fabriquées et mal peintes dominent. Dans l'ensemble, le mauvais état de ces deux cimetières est un signe évident du désintéressement de la population pour ses morts.

Catholiques et anglicans croient en l'existence d'un monde meilleur mais n'ont pas la même conception de ce monde futur. Les catholiques se réfèrent davantage à l'enseignement traditionnel de leur Église sur le ciel, le purgatoire et l'enfer, tandis que les anglicans expriment beaucoup de scepticisme vis-à-vis les récompenses et les punitions distribuées dans l'au-delà. Ils sont plutôt enclins à croire que tout le monde sera sauvé.

Par ailleurs, les catholiques ont une grande confiance dans l'intercession des saints pour l'obtention de faveurs. Plusieurs ont adopté sainte

Anne comme protectrice et l'invoquent dans le besoin. De nombreuses familles sont abonnées à l'édition anglaise des *Annales* de Sainte-Anne de Beupré et font des dons substantiels en argent à cette œuvre religieuse. Cette croyance dans le pouvoir des thaumaturges s'est manifestée, il y a quelques années, par une confiance sans borne que l'on avait en la personne d'un frère oblat résidant dans la communauté. De véritables miracles auraient été opérés par ce religieux. On avait recours à lui dans des situations désespérées telles que maladies graves, accidents et pertes d'objets de valeur.

Les croyances aux saints, aux miracles et aux dogmes religieux n'ont pas tellement d'importance aux yeux des anglicans. Ils veulent avant tout respecter la liberté des consciences et ils manifestent un grand esprit de tolérance. En plus, comme l'enseignement religieux leur fait un peu défaut, leurs croyances religieuses sont assez libres. Pour être sauvés, il leur suffit, disent-ils, de croire en Dieu et en son Fils, Jésus-Christ.

Les Augustiniens se savent divisés sur le plan religieux entre catholiques d'une part, et anglicans d'autre part, et cela depuis la venue des premiers pionniers, un peu avant 1850. Les relations entre membres de l'une et l'autre Églises peuvent être considérées comme bonnes dans l'ensemble, de l'avis même des villageois. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi. Selon nos informateurs, les relations entre les deux groupes se seraient détériorées après l'arrivée du curé catholique en 1950. Ce dernier aurait lancé du haut de la chaire une campagne contre les anglicans, en invitant ses paroissiens à ne pas les fréquenter, à ne pas se marier avec eux et à essayer de les convertir à la *bonne religion*. Il a accompagné ses dires de certaines pressions économiques par le contrôle du moulin à scie local et dans l'attribution d'emplois salariés, ce qui faisait dire à un de nos informateurs anglican défavorisé : « J'appartiens à la mauvaise Église ».

D'un autre côté, les mariages mixtes entre catholiques et anglicans sont toujours nombreux.¹ Dans le cas de ces mariages, il arrive que l'un des conjoints se convertisse à la religion de l'autre, ceci presque toujours à l'avantage des catholiques.

D'après nos observations, les catholiques ne sont pas de très bons pratiquants. L'été, l'église est pratiquement vide aux deux messes dominicales. Seul un petit groupe de femmes pieuses observe fidèlement les principes catholiques. L'assistance à la messe dominicale est cependant plus nombreuse lorsque, à l'automne, les pêcheurs ont réintégré le village d'une façon permanente.

Il n'y a pas de service religieux régulier chez les anglicans. Le ministre desservant demeure à Harrington Harbour, communauté située à environ 100 milles vers l'ouest. Bien que disposant d'un avion particulier, ses

¹ Nous en avons dénombré 34 au total, ce qui représente 30% de l'ensemble des mariages.

visites sont irrégulières. Il vient pour certaines occasions spéciales telles que mariages, funérailles, baptêmes, et pour prêcher des missions. La liberté religieuse étant plus grande chez les anglicans, les membres ne se sentent pas obligés d'assister aux offices religieux.

En résumé, nous pouvons dire que les Augustiniens se définissent comme des croyants, car nous n'en avons pas rencontré un seul qui ne croyait pas en Dieu. Mais cette croyance, bien que profonde, s'exprime assez peu dans des actes extérieurs du culte. On tient cependant à ce que les grands moments de la vie, c'est-à-dire, naissance, mariage, sépulture, soient consacrés par des actes religieux.

5. *Le merveilleux et l'extraordinaire*¹

C'est une croyance assez répandue parmi les Augustiniens que les morts peuvent apparaître aux vivants sous l'apparence d'esprits (*spirits*) ou de fantômes (*ghosts*). Plusieurs personnes affirment avoir été témoins de leurs apparitions et de certaines de leurs manifestations. Un informateur nous a raconté avoir vu un esprit à Baie-des-Roches il y a plus de trente ans. Il était alors dans la maison de sa sœur en compagnie de plusieurs autres personnes. On était en plein hiver et la maîtresse de maison venait juste de sortir à l'extérieur pour aller chercher du bois de chauffage. Quelques instants plus tard, la porte de la maison s'est ouverte. Croyant que sa sœur revenait, l'informateur, qui avait le dos tourné à la porte n'a pas prêté attention immédiatement. Mais comme la porte demeurait ouverte, il se retourna et c'est alors qu'il vit l'esprit qui le regardait fixement. Sa figure était blafarde. Sans se troubler, il soutint son regard pendant 5 minutes environ, après quoi «le revenant» disparut brusquement. Aucune des autres personnes qui se trouvaient dans la pièce n'en fut témoin, mais elles ont constaté quelque chose d'étrange. Plus tard, lorsque l'informateur raconta sa vision, on identifia le revenant comme un pêcheur qui était décédé de très nombreuses années auparavant. Selon notre informateur, l'esprit avait cherché à l'intimider peut-être dans le but d'obtenir quelque chose mais avait échoué dans sa tentative. Un frère de l'informateur fut témoin d'une apparition toute semblable au même endroit.

Un des fils du même informateur a, lui aussi, vécu l'expérience de l'apparition d'un esprit. Alors qu'il était encore un jeune homme, il avait enlevé une partie de la pierre tombale d'une sépulture commune d'un métis, de sa femme et de deux de ses enfants qui s'étaient noyés en même temps et qui sont enterrés sur une île située près de Grande-Passe. Ces pierres tombales portent la plupart du temps l'inscription *SACRED*. À ceux qui lui faisaient remarquer la gravité de son geste, le jeune aurait répondu par

¹ Voir LITTRÉ, *merveilleux*: ce qui est produit par l'intervention des êtres surnaturels; *extraordinaire*: ce qui n'est pas selon l'ordinaire; ce qui est singulier, rare, peu commun.

bravade que «le métis n'avait qu'à venir chercher sa pierre s'il n'était pas content». La nuit même, le jeune homme fut réveillé par l'esprit du métis qui le tirait par une manche. Le témoin de cette apparition nous a déclaré lui-même avoir reconnu le métis à la grosse moustache noire qu'il portait de son vivant. Dès le lendemain de l'apparition, il est allé poser la pierre à sa place originelle.

Deux autres individus ont été les témoins d'une manifestation des esprits des morts au quai du Tickle. Un soir d'automne, à la tombée de la nuit, tous deux conversaient dans une maison d'été située à proximité du quai lorsqu'ils entendirent une barque s'approcher. Ils sortirent à l'extérieur pour voir qui venait, virent des ombres se promener sur le quai et entendirent des bruits de pas. Lorsqu'ils s'approchèrent, ils ne virent absolument personne. L'un de ceux-ci fut témoin d'une autre manifestation merveilleuse. Alors qu'il était dans une cabane de chasseurs en compagnie d'autres hommes, le loquet de la porte de la cabane s'est soulevé comme s'il avait été tiré de l'extérieur par une personne. La porte s'est ouverte toute grande à la surprise de tous. Après vérification, il a été constaté qu'il n'y avait personne à l'extérieur.

D'autres manifestations merveilleuses citées par Junek¹ ont eu lieu au village même de Saint-Augustin, dans une maison située à l'extrémité est du village, tout près du rocher et de la rivière. Toute personne qui couchait au deuxième étage de cette maison se voyait enlever ses couvertures par une force mystérieuse. Comme personne ne voulait plus habiter cette maison hantée par les esprits, elle fut démolie. Il est aussi arrivé, à quelques reprises que des personnes mortes au loin aient averti de leur mort les personnes qui leur étaient particulièrement chères. Ces manifestations ne prennent pas la forme d'une vision mais celle d'un pressentiment très fort chez la personne avertie. La plupart du temps, ce sont des femmes qui reçoivent de tels avertissements.

Cette croyance dans les manifestations matérielles des esprits des morts est répandue sur toute la Côte, et elle est signalée par plusieurs auteurs dont Grenfell,² William A. Stearns³ et José Mailhot.⁴

Les Augustiniens ont aussi été témoins d'autres manifestations merveilleuses semblables à celles mentionnées par Junek⁵ pour Blanc-Sablon. Eux aussi voient des lumières insaisissables qui se promènent la nuit. Ces apparitions ont lieu invariablement dans la baie de la rivière Saint-Augustin.

¹ O. W. JUNEK, *op. cit.*, 80.

² Anne GRENFELL et Katie SPALDING, *Le Petit-Nord*, Boston and New York, Houghton Mifflin Co., 1920, 86, 97 et 99.

³ W. A. STEARNS, *Labrador, a Sketch of its People, its Industries and Natural History*, Boston, Lee and Shepard, 1884, 284.

⁴ José MAILHOT, *Les relations entre les vivants et les morts à Tête-à-la-Baleine*, thèse de Maîtrise, Université de Montréal, 1965.

⁵ *Op. cit.*, 76-70.

Elles se manifestent en toute saison, quelles que soient les conditions atmosphériques. Ces lumières sont très brillantes et se déplacent constamment au-dessus de l'eau ou au-dessus des îles de la Baie. Il n'a jamais été possible de les approcher. Par ailleurs, personne ne peut expliquer adéquatement ce phénomène. Comme les Blancs-Sablonnais, certaines personnes ont vu des chiens-fantômes sur des îles et les ont entendu aboyer sans qu'il n'ait jamais été possible de les capturer lorsqu'on les poursuivait.

Les Augustiniens cultivent aussi l'extraordinaire. Comme les pêcheurs de Blanc-Sablon et ceux de plusieurs communautés de la Côte, ils croient à l'existence de trésors enterrés par les pirates à différents endroits du littoral. Plusieurs trésors auraient été découverts par des étrangers possédant des cartes tracées par les pirates eux-mêmes. Les circonstances qui entourent la découverte de ces trésors sont toujours mystérieuses. C'est d'ailleurs le cas d'un trésor qui était enfoui sur l'Île Mistanoque, en territoire augustinien, et dont parle Junek.¹ Selon des informateurs, on peut voir, encore aujourd'hui, le trou dans lequel était enfoui ce trésor. Toujours selon les mêmes sources, il y aurait encore des trésors non découverts à Old Fort et sur l'Île du Gros-Mécatina, près de La Tabatière.

On parle aussi des mines d'or qu'un certain Dawson, venu directement d'Angleterre, aurait découvertes en territoire augustinien, sur la rive ouest de la rivière Saint-Augustin, à proximité de son embouchure. Dawson aurait exploité seul ses mines et serait mort avant de pouvoir emporter son or à l'extérieur. Il aurait laissé une carte de l'emplacement de ces mines. Guidées par celle-ci, plusieurs équipes de chercheurs auraient vainement tenté de découvrir la fameuse cachette d'or. Les Augustiniens, pour leur part, ne se préoccupent nullement d'essayer de localiser son emplacement.

Ces histoires de trésor, qui ont un certain fondement historique, sont du domaine de la légende. Mais plus fabuleuses encore sont les histoires de sirènes. Lorsqu'ils sont échoués sur un rocher, ces êtres marins à corps de poisson et à tête humaine attirent les pêcheurs par leurs cris et implorent leur aide pour pouvoir retourner à la mer. Le pêcheur qui vient au secours d'une sirène voit se réaliser le plus cher de ses vœux. Cependant, on doit bien prendre garde lorsqu'on vient en aide à une sirène, sinon on risque de perdre la vie. Il faut l'aborder par derrière pour la pousser à l'eau tout en émettant son vœu à voix haute. Cette croyance est typique de la vision du monde des marins et on la retrouvait à d'autres endroits de la Côte dans le passé.² Cependant, on n'y ajoute plus grand crédit aujourd'hui et on la considère plutôt comme une fable des temps passés alors que la mer était considérée comme une ennemie redoutable par les pêcheurs qui ne possédaient que de frêles embarcations à voile.

¹ *Op. cit.*, 81.

² W. A. STEARNS, *op. cit.*, 284-285.

À l'exception de cette histoire de sirènes, Junek classe les différents phénomènes extraordinaires que nous venons de décrire dans une catégorie qu'il appelle le SACRÉ. Pour notre part, nous croyons qu'il serait préférable de les classer dans deux catégories différentes ayant trait au merveilleux et à l'extraordinaire. Les manifestations des esprits des morts, les lumières, les chiens-fantômes entrent dans la première catégorie. Ces divers phénomènes qui sortent de l'ordinaire trouvent leur explication dans des forces supranaturelles mal définies par les Augustiniens. Pour éviter de les catégoriser trop hâtivement, nous les classons tout simplement comme phénomènes merveilleux. On peut se demander si ces phénomènes se produisent réellement ou si certains Augustiniens sont victimes d'hallucinations. Ce qui importe pour la vision du monde, c'est que les personnes qui en sont témoins les considèrent comme réels.

Les histoires au sujet des trésors et des mines d'or sont du domaine de l'extraordinaire car elles ne réfèrent à aucune force supranaturelle. Elles sont enjolivées par la légende et on les raconte surtout pour épater les étrangers.

Ce merveilleux et cet extraordinaire sont des éléments importants de la vision du monde dans cet isolat de la Côte-Nord. Cependant, plusieurs personnes se montrent sceptiques vis-à-vis l'existence de tels phénomènes et tentent de leur trouver des explications naturelles ou de les réduire à leur plus simple expression. C'est un signe que la vision traditionnelle du monde commence à s'altérer.

CONCLUSION

Nous venons de voir que l'isolement spécifie de façon toute particulière la vision du monde des Augustiniens. Dans le passé, cette vision était principalement axée autour de la relation écologique étroite qui définissait les limites de leur univers. Depuis une quinzaine d'années cette vision s'est ouverte sur le monde extérieur et subit une lente transformation.

D'autre part, la vision du monde augustiniennne est originale en ce sens qu'elle combine des éléments disparates empruntés au monde des pêcheurs et à celui des trappeurs, au monde traditionnel et au monde moderne, aux sociétés traditionnelles canadiennes-françaises et terreneuviennes. Il serait intéressant d'essayer de retracer l'origine de ses principaux éléments constitutifs en effectuant une reconstruction historique de chacune de ces visions autochtones du monde.

Les quelques éléments que nous venons de décrire ne sont que des résultats fragmentaires d'une étude d'exploration. Il serait intéressant de poursuivre les recherches sur la vision du monde à Saint-Augustin et dans différents isolats de la Basse-Côte-Nord qui peuvent être classifiés en trois types principaux :

1. des isolats à peuplement exclusivement anglais : v.g. Old Fort ;

2. des isolats à peuplement exclusivement français : v.g. Tête-à-la-Baleine ;

3. des isolats à peuplement mixte : v.g. Saint-Augustin.

On pourrait aussi comparer l'importance relative que prennent les différents éléments dans l'une ou l'autre des communautés, selon qu'elle est française, anglaise ou mixte. Par ailleurs, d'autres éléments nouveaux viendraient compléter la vision du monde des Augustiniens dont nous venons de faire une esquisse. Nous espérons entreprendre de telles études comparatives sur la vision du monde des pêcheurs de la Côte-Nord à l'occasion de nos études ethnographiques dans cette aire culturelle.

Paul CHAREST et
Marc-Adélarde TREMBLAY

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*